

GEERT GOIRIS
PHILIPPE PARRENO
JIMMY ROBERT
GUYTON\WALKER

YANN SÉRANDOUR
RYAN GANDER
MICK PETER
TRIS VONNA-MICHELL
MONICA BONVICINI



Philippe Parreno

UN ART DE L'ÉTRANGETÉ
par Laure Jaumouillé

Philippe Parreno
June 8, 1968, 2009.
Film 70 mm, 8 min.
Courtesy Air de Paris, Paris.
Production Anna Lena films (Victorien Vaney - Anna Vaney)



travaux récents de l'artiste liés à la matière temps – *Zidane, un portrait du XX^e siècle, Il Tempo del Postino, June 8, 1968* – aux propositions des débuts. Pourtant, ils ne peuvent en aucun cas égaler la force du film présenté dans le même espace (*June 8, 1968*, 2009). Au temps des œuvres qui aurait pour commencement la première apparition des *Speech Bubbles* dans le travail de Philippe Parreno en 1993, l'artiste incorpore une trace historique plus ancienne – le transport du corps de Robert F. Kennedy de New York à Washington D.C. le 8 juin 1968, deux jours après son décès. *June 8, 1968* (2009) est la retranscription d'un lent parcours à travers un paysage de nature sublime, lieu d'attente de personnages figés, spectateurs recueillis d'une traversée funèbre. Rappelant l'atmosphère estivale de *Vicinato 2* (2000), une lumière dorée, transversale, vient toucher les herbes animées par le vent, accentuant l'irréalité induite par l'immobilité des personnages. Remontée vers la conscience d'une réminiscence propre à l'identité américaine, l'évènement émerge dans le présent de l'artiste – et celui du spectateur –, non pas comme la source d'une prise de distance historique, mais comme la fusion d'un passé incorporé au temps présent. C'est avec *June 8, 1968* que Philippe Parreno présente l'un des prolongements les plus aboutis d'une démarche artistique consistant à penser l'exposition (rétrospective ou non) comme sujet et le temps comme matière.

L'exposition, chez Philippe Parreno, s'apparenterait à un théâtre d'ombres, dont nous avons la charge de tracer les contours et d'identifier les sources. Ainsi, le ressouvenir et la mémoire flottante de *June 8, 1968* sont l'occasion renouvelée d'une expérience de dédoublement, alors que, devant l'écran, les visiteurs figés, le regard fixe, apparaissant comme les ombres projetées de ceux-là mêmes, figurant dans la scène qu'ils observent. Philippe Parreno élabore une œuvre dans laquelle le familier glisse vers l'étranger, le

heimlich vers le *unheimlich*. En convoquant l'imitateur, le magicien, le ventriloque, tous maîtres en matière d'illusion et de trompe-l'œil, il appelle à un retour des ombres dans le réel, s'adressant ainsi spectateur : « *Ne croyez pas ce que vous croyez voir* »^[10]. Allant à l'encontre du credo littéraliste du « *What you see is what you see* », dénoncé par Michael Fried^[11], l'art de Philippe Parreno ouvre les interstices du monde contemporain, les espaces creux d'une *inquiétante étrangeté*, situés entre le réel et ses représentations.

[10] « *Il n'y a pas de différence entre un événement, son image, et sa perception. Et si il existe une différence, nous ne la remarquons presque pas. La réalité est faite de cela* », *Vicinato*, avec Carsten Höller et Rikrit Tiravanija, 1995, la version italienne et anglaise du « scénario » est publiée par GW Press Ltd, Londres, 1996.

[11] Guy Debord, *La Société du spectacle*, 1967, Paris, Gallimard, Folio, p.31.

[12] « *L'inquiétante étrangeté provient de ce qui, secrètement, n'est que trop familier, et donc refoulé* », Sigmund Freud, *Das Unheimliche*, 1919.

[13] La fête dure deux heures – durée correspondant au temps de lecture du livre –, et précède l'ouverture de l'exposition.

[14] Philippe Parreno, *Alien Seasons*, exposition à l'Arc, musée d'Art moderne de la Ville de Paris, 31 mai-15 septembre 2002.

[15] Les *White Paintings* de Rauschenberg (1951) ont inspiré John Cage pour sa célèbre partition silencieuse de 1952, *4'33'*.

[16] Michel Foucault, « Des Espaces autres », in *Dits et Écrits*, 1954-1988, Paris, Gallimard, 1994.

[17] Philippe Parreno, *One thousand pictures falling from one thousand walls*, Mamco, Genève, 26 octobre 2000-21 octobre 2001.

[18] Maurice Blanchot, *L'Entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969, p. 85.

[19] Philippe Parreno, *The Speaking Stone*, 1994.

[20] Michael Fried, *Art and Objecthood*, Artforum 5, juin 1967, p. 12-23.

Philippe Parreno

May, à la Kunsthalle, Zurich, du 9 mai au 15 août 2009
8 juin 1968 - 7 septembre 2009, au Centre Pompidou, Paris, du 2 juin au 17 septembre 2009

can in no way equal the force of *June 8, 1968* (2009) a film presented in the same space. Arising in the period of his career inaugurated by the first apparition of *Speech Bubbles* in 1993, this work reaches back even farther in time to June 8th, 1968, when the body of Robert F. Kennedy's was transported from New York to Washington DC, two days after his death. *June 8, 1968* (2009) is the retranscription of a protracted journey across a sublime landscape, a funeral crossing dotted with congregations of frozen spectators. An omnipresent golden light, recalling the summery atmosphere of *Vicinato 2* (2000) illuminates the movements of the grass in the wind, accentuating the unreality of the motionless onlookers. This remembered event, deeply engrained in American identity, constitutes less an intimation of a historical remove than a fusion of the past with the artist's present—and surely, that of spectator. Indeed, it is with *June 8, 1968* that Philippe Parreno carries his concern with the exhibition (retrospective or not) as a subject, and with time as a material, to one of its utmost conclusions. In Philippe Parreno's work, the exhibition assumes the character of a theater of shadows; as spectators, we are vested with the responsibility of tracing its contours, pinpointing its sources. Our encounter with recollection and floating memory in *June 8, 1968*, for example, offers us a renewed experience of the double. Standing before the screen—our gaze fixed, our bodies frozen—we become like the projected shadows of the spectators in the film, part of the very scene they observe. Philippe Parreno elaborates an œuvre in which what is familiar is always sliding towards what is strange, the *heimlich* towards the *unheimlich*. As he calls upon the masters of the art of illusion, of trompe-l'œil—the impersonator, the magician, the ventriloquist—he works to restore the presence of shadows in the real, imparting the following piece of wisdom to his spectators: “Do not believe what you believe you see.”¹⁰ A reversal of Michael Fried's literalist credo, “What you see is what you see,” Philippe Parreno's art opens onto the interstices of the contemporary world, the hollows of the *uncanny strangeness* we encounter in the space between the real and its representations.¹¹

[1] *Vicinato*, with Carsten Höller and Rikrit Tiravanija, 1995. Italian and

- English versions of the “script” published by GW Press Ltd, London, 1996.
- [2] Guy Debord, *La Société du spectacle*, 1967, Paris, Gallimard, Folio, p. 31.
- [3] “The uncanny strangeness arises from that which, secretly, is only too familiar, and therefore repressed,” Sigmund Freud, *Das Unheimliche*, 1919.
- [4] The party lasts for two hours—a duration corresponding to the time it takes to read the book—and precedes the opening of the exhibition.
- [5] Philippe Parreno, *Alien Seasons*, exhibition at The Arc, Musée d'Art moderne de la Ville de Paris, May 31-September 15, 2002.
- [6] Rauschenberg's *White Paintings* (1951) inspired John Cage's famous silent score, *4'33'* (1952).
- [7] Michel Foucault, “Des Espaces autres,” in *Dits et Écrits, 1954-1988*, Paris, Gallimard, 1994.
- [8] Philippe Parreno, *One Thousand Pictures Falling From One Thousand Walls*, MAMCo, Geneva, October 26, 2000-October 21, 2001.
- [9] Maurice Blanchot, *L'Entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969, p. 85.
- [10] Philippe Parreno, *The Speaking Stone*, 1994.
- [11] Michael Fried, “Art and Objecthood,” *Artforum* 5, June 1967, p. 12-23.

Philippe Parreno

May, Kunsthalle, Zurich, May 9th—August 15th 2009
8 juin 1968 - 7 septembre 2009, Centre Pompidou, Paris, June 2nd—September 17th 2009



Philippe Parreno

Vue de l'exposition
8 juin 1968 - 7 septembre 2009,
Centre Pompidou, 2009.
© Jean-Claude Planchet, Centre
Pompidou, 2009